

Le Phallus, Qu'est-ce à dire ?

Jean BRINI

Journées « Du Féminin », Schoelcher, Martinique, 14-15 juin 2008

Je voudrais tout d'abord remercier nos amis martiniquais pour leur invitation à participer à ce colloque, qui vient ponctuer un travail important, engagé depuis quelques temps déjà, sur une question difficile entre toutes : il y aurait quelque chose dans le monde que nous habitons, nous autres êtres parlants, que nous pourrions désigner du terme de "féminin", dont nous pourrions faire colloque. C'est l'hypothèse que nous sommes aujourd'hui invités à mettre à l'épreuve.

Merci donc pour votre invitation.

Et tout de suite, je voudrais dire que cette question du féminin, il me paraît impossible de la poser, de l'aborder autrement qu'en biais, de biais, et ceci pour une raison qui me paraît parfaitement énoncée par Jean-Paul Hiltenbrand dans son séminaire de l'an dernier, "Encore, qu'en est-il aujourd'hui ?" qui fait partie des textes qui ont été étudiés en préparation de ce colloque :

Qu'est-ce qui nous empêcherait de faire, par exemple, une description clinique des situations que nous rencontrons, et spécialement sur la problématique féminine ? Il serait sans doute aisé, voire avantageux, de pouvoir faire une description clinique de ce que nous penserions être une féminité assurée.

Eh bien c'est en raison de notre situation au regard du savoir que nous rencontrons cet obstacle.

... Comment pouvons nous définir le savoir ? Rien d'objectif. Non pas parce que nous sommes fondamentalement iconoclaste, c'est-à-dire que nous rejetons les images, ou nous rejetons les représentations, mais parce que, comme je vous l'ai déjà dit au cours de cette année, "femme" est d'abord un signifiant.

Et donc, ce signifiant-là est pris d'une certaine manière dans une chaîne et explicite en quelque sorte – c'est CA le problème – non pas l'objet à décrire, mais la place du locuteur.

... Ce savoir que j'essaie de vous décrire et qui est le savoir dans l'analyse, ... c'est d'abord une discipline de lecture

... Dans cette dimension de lecture qui est notre pratique, nous ne savons jamais de quel lieu nous recevons ce texte, soit le texte parlé de notre patient, soit le texte lu. Nous ne savons pas si nous le saisissons d'abord au niveau conscient, par le biais de notre compreneire, ou si, au-delà de ce que nous croyons avoir saisi, s'inscrit quelque chose d'autre, quelque chose d'une autre scène.

Cette longue citation pour introduire, peut-être justifier le fait que ce que je souhaite vous présenter ne sera lié qu'indirectement au thème annoncé de notre colloque. Il s'agira d'une suite de remarques.

Première remarque : A la dernière partie de cette citation : *Nous ne savons pas si [du texte lu] s'inscrit quelque chose d'autre, quelque chose d'une autre scène* vient en répondre une autre, de Lacan cette fois, très brève, mais qui me paraît d'une grande importance :

Que j'écrive, même quand je parle, c'est hors de doute.

En résumé :

- Quand j'écoute, il peut s'inscrire quelque chose quelque part, mais je ne sais ni quoi ni où

- Quand je parle, j'écris mais là encore, je ne sais ni quoi ni où.

On se souvient que cette hypothèse selon laquelle dans l'inconscient, il s'agit d'écriture, apparaît très tôt dans l'oeuvre de Freud. Dès son dialogue avec son ami Fliess, il parle notamment dans la lettre 52 désormais 112 de ces *Umschreibungen*, de ces bouleversements dans l'écriture qui surviennent dans l'histoire du sujet. Et au cours de sa relecture de l'oeuvre de Freud, Lacan nous fait remarquer à plusieurs reprises qu'une écriture, au fond qu'est ce que c'est ? Qu'est-ce qui distingue une écriture d'une simple trace (que cette trace soit laissée par un gibier, par un ravinement ou qu'elle consiste en frayages, en *Gedächtnisspuren*, en traces mnésiques ne change rien à l'affaire). Eh bien Lacan nous dit qu'une écriture c'est des représentations de mots. Voilà à quoi nous avons affaire dans l'inconscient. Voilà ce qui tombe sous le refoulement, voilà ce qui fait retour dans le lapsus et qui constitue les pensées du rêve. C'est un premier point.

Un second point est qu'à la distinction entre représentations de mots et représentations de choses, Lacan substitue l'opposition signifiant - signifié, qui lui permet, avec le modèle de la bande de Möbius, de littéralement résoudre le problème dit de la double inscription, problème posé par Freud dans son article sur l'inconscient de la métapsychologie.

Lorsque se produit la levée du refoulement, c'est-à-dire lorsque la représentation inconsciente devient consciente que se passe-t-il : est-ce son statut qui change ou la frontière inconscient-conscient qui se déplace ? Ni l'un ni l'autre répond Lacan c'est le sujet qui est déplacé.

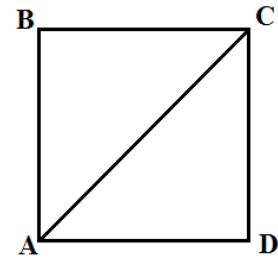
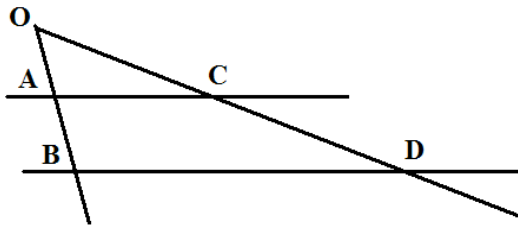
L'inconscient à lire, à déchiffrer dans la cure devient ainsi un lieu, un *topos* habité par un sujet et dont les éléments, les points en quelque sorte, sont les signifiants de ce sujet.

Et c'est là qu'apparaît ce qui reste encore aujourd'hui le scandale premier de la psychanalyse : ce *topos* est tout entier structuré, vectorisé, organisée autour du désir du sujet c'est-à-dire qu'en dernier ressort les significations qui émergent dans une cure relèvent toujours du sexuel.

De là il n'y a qu'un pas à penser tout naturellement que, si sens sexuel il y a, cela devrait, permettre d'atteindre très simplement, de repérer d'où s'origine la répartition, elle parfaitement consciente, culturelle, universelle, des êtres parlants en hommes et en femme. Et c'est là que se repère un second scandale : jamais Freud n'a bougé d'un iota sur ce point fondamental : il n'y a qu'une libido et elle est d'essence mâle. Ce que Lacan reprend en disant que le rapport sexuel n'est pas inscriptible. Plus précisément, dans le séminaire "*D'un discours qui ne serait pas du semblant*" il dit :

L'écriture n'est depuis ses origines jusqu'à ses derniers protéismes techniques (voir l'audiovisuel) que quelque chose qui s'articule comme os dont le langage serait la chair. C'est bien en cela qu'elle démontre que la jouissance, la jouissance sexuelle, n'a pas d'os. Ce dont on se doutait par les moeurs de l'organe qui en donne chez le mâle parlant la figure comique.

Il n'est peut-être pas inutile ici de rappeler les origines de ce terme de rapport qu'utilise Lacan. Un rapport, c'est d'abord *raison*, *ratio* c'est-à-dire en grec aussi *logos* :



Deux couples de segments [OA, OB, et OC, OD] sont dans le même rapport, par exemple dans le théorème de Thalès lorsque $OA/OB = OC/OD$.

Deux segments AC et AB ont un rapport inscriptible lorsqu'il existe deux entiers p et q tels que $AC/AB = p/q$. On dit alors qu'ils sont commensurables. Ainsi la diagonale d'un carré et son côté ne sont pas commensurables, et c'est la raison pour laquelle on écrit leur rapport $\sqrt{2}$, écriture qui a marqué un progrès considérable, en ceci qu'elle est l'écriture d'un impossible.

Écrire un rapport homme-femme reviendrait donc à écrire qu'il existe un x et un y tels que l'homme soit à la femme ce que x est à y. C'est ça dont Lacan nous dit qu'on ne peut l'écrire.

Après tout on peut remarquer que l'humanité s'est toujours employée à développer des énoncés de ce type pour caractériser justement, voire pour normaliser les rapports hommes-femmes. Nous connaissons tous ces truismes du type : " l'homme est à la femme ce que la pluie est à la terre", ou " l'homme est à la femme ce que le soleil est à la lune" etc.

Ce que Lacan nous dit c'est que la psychanalyse, l'expérience, la clinique psychanalytique nous apprend que dans l'inconscient rien ne vient s'inscrire qui rendrait compte d'une quelconque commensurabilité entre les signifiants hommes et femmes.

C'est à suppléer à ce défaut d'une possibilité d'écriture que Lacan va s'employer en introduisant les formules de la sexualité. Celles-ci peuvent être à mon sens comparées à une tentative d'écriture de l'impossibilité d'écrire le rapport sexuel, au même titre que Pi ou $\sqrt{2}$ sont une écriture de l'impossibilité d'écrire la suite de toutes les décimales de ces nombres irrationnels.

Pour cela Lacan va s'appuyer sur Φ : le phallus. Mais qu'appelons nous Φ ? Avant d'être l'organe, avant d'être le symbole, ce qu'on dévoile au terme des mystères grecs, Lacan dès le début de son enseignement (en 1958) le précise :

Le phallus est un signifiant. C'est le signifiant destiné à désigner dans leur ensemble les effets de signifié en tant que le signifiant les conditionne par sa présence de signifiant.

Ce n'est pas là une définition d'usage facile. Comment identifier, en effet ce qui est, ou n'est pas, effet de signifié, c'est-à-dire ce qui relève ou non du signifiant phallique, ou encore, comme dirait Frege, ce qui tombe ou non sous le concept de phallus ?

Désigner du nom de phallus l'ensemble des effets de signifié, c'est sans doute prendre acte, à la suite de Freud, du fait qu'en dernière analyse, tout sens relève du sexuel, ou du moins que c'est au déchiffrement du sens sexuel des formations de l'inconscient que Freud arrête la structure. Mais Lacan va plus loin, en affirmant que « *nulle part, sous aucun signe, le sens (sexuel) ne s'inscrit d'un rapport significatif* » : du sens sexuel, nous en trouvons, certes, mais aucun signe pour en faire rapport inscriptible. Pour le dire autrement, dire que l'inconscient est organisé par le sexuel ne permet pas d'en tirer un quelconque critère qui rendrait compte de la répartition des parlêtres en hommes et femmes.

C'est sans doute pour tenter de rendre compte par une écriture de cette impossibilité que Lacan introduit progressivement, durant les séminaires des années 70 – 73, en lieu et place du signifiant phallique, la fonction phallique $\Phi(x)$.

Ce recours à une fonction n'est pas surprenant. Lacan est un lecteur de Frege, et il s'est dès longtemps (1965-1966) appuyé sur les écrits de ce dernier, et notamment sur l'article « Fonction et concept » qui montre que, sous certaines conditions, un concept peut être ramené à une fonction logique, soit une expression insaturée qui ne peut prendre que les valeurs V(vrai) ou F(aux). Par exemple, la blancheur est une fonction définie par la fonction B(x), et l'on aura :

Pour x = charbon : B(x) = Faux

Pour x = licorne : B(x) = Vrai

La question reste évidemment ouverte sur la valeur de B(x) lorsque, par exemple, x = amour. Ce qui est sans doute la raison pour laquelle il insiste sur le fait que le concept, le « Begriff », ce par quoi nous tentons d'attraper le réel,

... ne se saisit que de ce qu'il fuit. Ce terme « fuit » est à entendre comme d'un tonneau, et ceci très précisément de ce que ses effets, à ce discours, soient impossibles à calculer, ... que le comble du sens, c'est l'énigme.

On se souvient de cette indication clinique précieuse qu'il nous donne dans le séminaire « L'envers de la psychanalyse », à propos de l'interprétation :

l'interprétation est autant et à mi-part énigme, énigme autant que possible cueillie dans la trame du discours du psychanalysant, énigme que vous ne pouvez nullement compléter de vous-même, l'interprète, que vous ne pouvez pas considérer comme aveu sans mentir, et citation d'autre part, à savoir pris dans le même texte que tel énoncé, tel énoncé lui qui peut passer pour aveu à seulement que vous le joigniez à tout le contexte : vous faites appel là à celui qui en est l'auteur.

Nous sommes bien loin, concernant le concept, de Frege, et de son idéal d'une langue parfaite où chaque concept aurait une dénotation univoque.

Lacan introduit donc une fonction, une seule, $\Phi(x)$, mais qui n'a que des rapports lointains avec une fonction purement logique, une fonction qui ne pourrait prendre que les valeurs V ou F. Ce n'est pas, nous dit-il, une fonction ordinaire, et comme le fait observer Pierre Marchal, si le prototype d'une fonction est $y = F(x)$, nous ne savons ici ni les valeurs possibles de x, ni celles de y. Comment pouvons-nous alors nous faire une idée de cette fonction ?

Une première indication nous est donnée par Lacan dans le séminaire « ... Ou pire » :

La fonction elle-même, que je laisse totalement énigmatique ... la fonction non pas du rapport sexuel, mais la fonction qui en rend l'accès impossible ... imaginez-la jouissance. Pourquoi ne serait-il pas possible d'écrire une fonction de la jouissance¹ ?

Et plus loin :

Ce que je voudrais vous faire remarquer, c'est que la signification du phallus ... au sens que je viens de préciser du mot sens, c'est-à-dire la petite flèche, [Lacan parle ici de la distinction entre génitif objectif et génitif subjectif] c'est neutre : la signification

¹ ... Ou pire, Leçon 1

du phallus, ça a ceci d'astucieux que ce que le phallus dénote, c'est le pouvoir de signification².

Ainsi,

- la neutralité de l'expression « la signification du phallus » fait qu'on devrait pouvoir la lire aussi bien « c'est le phallus qui signifie » (génitif subjectif) que « c'est le phallus qui est signifié » (génitif objectif).
- Si, suivant le conseil de Lacan, nous imaginons la fonction $\Phi(x)$, comme une écriture de la jouissance, nous rencontrons la même vacillation : $\Phi(x)$: s'agit-il de jouir de x, x désignant alors un objet au sens de Frege, ou s'agit-il qu'un x soit sujet du verbe jouir ?
- De la même façon, les formules du côté homme du tableau de la sexualité semblent bien être interchangeables selon la lecture qu'en fait Lacan :

$\forall x \Phi x$ en tant qu'il désigne celui qui jouit de toutes les femmes vient faire bord à l'ensemble de ceux pour qui il en existe une dont il ne faut pas jouir : $\exists x \overline{\Phi x}$. Mais aussi bien, si tout parlêtre du côté homme tombe sous le coup de la castration : $\forall x \Phi x$, il existe une exception à cette règle : $\exists x \overline{\Phi x}$. Il y a toujours une double lecture possible pour $\Phi(x)$.

Il semble donc bien que l'usage par Lacan du formalisme des logiciens lui sert pour l'essentiel à souligner les paradoxes propres à la fonction signifiante qu'il traduit par une forme de réversibilité de la fonction $\Phi(x)$ ³.

Il me semble qu'une bonne illustration de cette réversibilité de la fonction phallique peut être trouvée dans l'analyse que fait Lacan du cas de Dora dans le texte des *Écrits* (p.215) :

« Intervention sur le transfert ». Il présente en effet les interventions de Freud qui font pivot comme une suite de renversements dialectiques :

- Un premier renversement lorsqu'il lui dit : « Cherche la part que tu prends au désordre dont tu te plains »
- Un second renversement lorsqu'il lui dit : « Tu prétends être jalouse de l'amour que Mme K porte à ton père, mais en fait, c'est Mme K qui t'intéresse »
- Un troisième renversement, non effectué par Freud, mais suggéré par Lacan, où il aurait pu lui dire : « Tu m'imputes à moi les intentions que tu prêtes à Mr K »

Chacun de ces renversements dialectiques peut être lu comme une mise en œuvre de la réversibilité fondamentale de la fonction $\Phi(x)$, qui permet de s'y appuyer comme sur un point fixe (par rapport à la vérité considérée comme valeur de la fonction) : « Ce que tu me dis, j'en renverse le sens, et cela reste vrai. Et même plus : cela dévoile une face inaperçue de ta vérité, qui peut alors se déployer »

² ... *Ou pire*, Leçon 4

³ Il est possible, en s'appuyant sur un argument de type « Diagonale de Cantor » de montrer que la fonction $\Phi(x)$ (ou du moins quelque chose qui lui ressemble) peut être considérée comme un point fixe pour la négation booléenne. Il semble bien que les formules de la sexualité pourraient aussi bien être écrites en remplaçant $\Phi(x)$ par sa négation, sans que soit changée leur portée pour ce qui est de répartir les êtres parlants en hommes et femmes. On rejoint ici le fait que la fonction phallique vise à définir un concept inconscient, or l'inconscient ignore la négation.

Cette fonction $\Phi(x)$ étant introduite Lacan va bientôt en faire usage dans les quatre formules qui viendront s'insérer dans ce qui se présentera dans le séminaire « Encore » comme une construction achevée : le fameux tableau de la sexualité. Néanmoins, là encore, ces formules, malgré leur ressemblance avec ce qui pourrait apparaître comme des propositions logiques ordinaires sont loin d'être d'usage facile.

C'est dans le séminaire « D'un discours qui ne serait pas du semblant », qu'on trouve, à la fin de la leçon 6, une indication qui m'a semblé précieuse, pour ce qu'il en serait d'une lecture adéquate de ces formules. Lacan n'a pas encore introduit la fonction $\Phi(x)$, il est occupé à mettre en valeur l'intérêt du changement radical qui a eu lieu lorsque les logiciens du XIXe siècle ont pris l'initiative de reformuler la syllogistique aristotélicienne en introduisant les deux signes \forall et \exists en lieu et place des prosdiorismes « tous » et « quelques » d'Aristote. Et c'est là qu'il nous dit (c'est nous qui soulignons) :

Ce que j'avance, c'est que dans cette façon d'écrire, justement, tout tient à ce qu'on peut dire à propos de l'écrit, et que la distinction en deux termes unis par un point ...

[Lacan parle ici des deux parties des formules (par exemple $\forall x \in F(x)$) qu'il écrit à ce moment avec un point les séparant]

... de ce qui est ainsi écrit a cette valeur de dire qu'on peut dire de tout x – c'est le signal de l'A renversé – qu'il satisfait à ce qui est écrit, F(x), qu'il n'y est pas déplacé. De même, mais avec un accent différent, c'est qu'il y ait de l'inscriptible, à savoir que c'est ici...

[en ce point, il est très probable que Lacan montre à ses élèves le côté $\exists x$ de la formule $\exists x.F(x)$]

... que porte l'accent de l'écrit, il existe des x que vous pouvez faire fonctionner dans l' $F(x)$, dont alors vous parlez.

$\forall x \cdot F(x)$	$\exists x \cdot F(x)$
dire	écrire
écrire	dire

Ainsi, les formules, bel et bien écrites par Lacan, sont en fait des écritures concernant le rapport entre ce qui peut (ou ne peut pas) se dire pour un sujet, d'une part, et ce qui peut (ou ne peut pas) s'écrire pour un sujet. C'est ce rapport qui est posé par Lacan comme pouvant suppléer à ce qui, du rapport sexuel, est irrémédiablement ininscriptible. Sans expliciter ce qui pourrait passer pour un « mode d'emploi » des fameuses formules, cette indication nous permet du moins d'éviter un écueil qui serait de les considérer comme des assertions. Où est le dire ? où est l'écrire ? voilà des questions que nous avons à nous poser chaque fois que nous tentons de donner de ces formules une lecture congruente à notre pratique.

Je terminerai avec, encore une fois, une citation de Jean-Paul Hiltenbrand :

Nous pouvons avoir une connaissance du nœud borroméen et de ses implications, nous pouvons avoir une connaissance de la bande de Möbius, nous pouvons avoir une connaissance du graphe, de RSI, il est bien évident que lorsque nous sommes attachés au texte du patient, ces connaissances :

- ou s'impliquent automatiquement,
- ou ne servent à rien.

Et de toute manière, nous ne disposons pas, lors de notre écoute, instantanément de tous ces instruments. D'ailleurs pourquoi faire ? sûrement pas pour comprendre.

Eh bien voilà. Mon souhait se réduit à ça : au mieux, que les éléments que je vous ai proposés puissent éventuellement s'impliquer automatiquement dans notre lecture des textes à venir.